

Élisée Reclus

La Sicile

et l'éruption de l'Etna en 1865

Préface et postface
de Benoît Bodlet

NOUS

MMXXVI

Préface

Quand, au printemps 1865, Élisée Reclus (1830-1905) débarque en Sicile, il n'est pas un simple voyageur. Géographe de renom, il vient observer l'éruption volcanique de l'Etna. Mais ce qu'il va découvrir dépasse largement la science : il pose le pied sur une île en pleine mutation et sera témoin des déchirements de la société, ce qui donnera matière à une réflexion qui nourrira toute son œuvre future.

Annexée au Royaume d'Italie en 1860 après l'expédition des Mille menée par Garibaldi, la Sicile traverse une période de transformation politique et sociale profonde. Le passage du régime bourbonien à l'administration piémontaise ne s'accomplit pas sans heurts : la conscription obligatoire, inconnue sous les Bourbons, suscite le désespoir des familles paysannes qui se voient arracher leurs fils. Les structures féodales persistent (les couvents possèdent de nombreux fiefs — les *feudi*), tandis que le brigandage et la *mafia* (orthographe de l'époque) s'installent comme réponses à une modernisation imposée d'en haut.

Reclus observe tout cela avec un œil particulier. Quelques semaines plus tôt, à Florence, il a revu l'anarchiste russe Michel Bakounine et rencontré des socialistes italiens. Il vient d'adhérer à *La Fraternité internationale*, société secrète qui pose les jalons de ce qui deviendra l'*Alliance internationale de la démocratie socialiste* au sein de la première Internationale. Les idées libertaires — athéisme, négation de l'autorité, propriété collective, libre fédération « de bas en haut » — imprègnent le regard que porte Reclus sur cette Sicile post-unitaire. Sa sensibilité anarchiste transparaît dans sa critique de l'autorité étatique, sa compassion pour les humbles, et sa foi dans l'éducation plutôt que la répression.

De ce voyage naîtront deux écrits complémentaires. D'abord, *Le Mont Etna et l'éruption de 1865*, article scientifique publié en juillet 1865 dans la *Revue des Deux Mondes*, qui analyse le phénomène géologique avec rigueur. Ensuite, le récit de voyage que vous tenez entre les mains, paru en 1866 dans *Le Tour du Monde*, la revue géographique illustrée fondée par Édouard Charton.

Ce second texte s'adresse à un public plus large : la bourgeoisie cultivée du Second Empire, avide de dépaysement et d'instruction. Le format éditorial du *Tour du Monde* détermine sa structure : chapitres aux titres évocateurs, descriptions pittoresques alternant avec

observations géologiques, dessins de Camille Saglio d'après photographies. Reclus y alterne paysages (Palerme, le détroit de Messine), vie quotidienne, histoire et mœurs locales. Mais contrairement à l'article spécialisé, il ne se limite pas à la science : il dépeint une fresque culturelle et humaine, accessible sans sacrifier l'exactitude.

Le voyage en Sicile constitue depuis le XVIII^e siècle une étape du Grand Tour méditerranéen. D'illustres voyageurs en laisseront une trace écrite. En 1835, Alexandre Dumas transforme son périple en aventures romanesques mêlant brigands et folklore¹. En 1875, Ernest Renan célèbre l'île comme un trésor archéologique où se mêlent les mondes byzantin, latin et arabe². Guy de Maupassant visitera la Sicile en 1885 dans le cadre d'un grand voyage dans le pourtour méditerranéen et offrira, avec *La Vie errante*, ses impressions littéraires et sensuelles³. Mais Reclus se distingue nettement de ces voyageurs littéraires. Là où Dumas par exemple cherche l'anecdote pittoresque, Reclus s'appuie sur des données précises, cite des sources locales, mesure et observe avec méthode. Contrairement aux voyageurs aristocratiques qui collectionnent les curiosités exotiques, il porte une attention constante aux inégalités sociales et aux structures de domination.

L'orthographe, notamment celle des noms propres,
est d'Élisée Reclus.

Palerme

La cité vue de la mer. — Le nouveau port. — La Cala et les atterrissements. — Le Ponte dell'Ammiraglio. — Les deux grandes rues de Palerme. — Physionomie des habitants. — Jalousie arabe. — Les cercles des bourgeois. — La *maffia* et le brigandage. — L'hôpital des fous. — La cathédrale de Palerme. — Le palais royal et la chapelle Palatine. — Le couvent des Capucins. — La cathédrale de Monreale. — Le monastère des Bénédictins. — Parco. — San Martino. — Le Monte-Cuccio. — Le Monte-Pellegrino.

Il commençait à faire jour lorsque notre bateau à vapeur dépassa le promontoire de Zaffarana et se dirigea sur le port de Palerme. L'air était encore froid et le vent qui soufflait directement en face tordait nos barbes et nos manteaux, mais nous grelottions avec courage, car la ville célèbre était en vue, et le panorama tant de fois admiré de la Conque-d'Or se déroulait lentement devant nous. Un nuage rose révélait la prochaine arrivée du soleil, et l'immense espace compris entre les cieux, la terre et les flots, s'emplissait de lumière. Dès

qu'un rayon de flamme eut percé comme une flèche la nuée qui s'étendait à l'orient, une longue traînée d'éclairs brilla tout à coup sur la surface des eaux, les cimes des monts s'allumèrent comme des phares, les grandes ombres décroissantes s'accusèrent nettement, le relief se fit dans la vaste plaine qui semblait uniforme, les contours de plus en plus précis, les couleurs de plus en plus éclatantes réveillèrent la nature endormie, et la ville blanche, émergeant des vapeurs qui l'entouraient, apparut dans toute sa grâce rayonnante au milieu de sa forêt d'orangers.

Le port de Palerme est situé au nord de la ville, non loin de la base de ce superbe Monte-Pellegrino, dont les flancs, semblables aux murailles d'une forteresse inaccessible, gardent à l'ouest l'entrée de la baie. Un môle, qui passait encore au commencement de ce siècle pour une des merveilles de l'architecture hydraulique en Sicile, sépare ce port de la haute mer et le protège contre les vents de l'est et du nord-est. C'est à l'abri de ce brise-lames que vont mouiller les bateaux à vapeur; mais là on se trouve encore assez loin de la ville, et pour gagner Palerme, il faut s'embarquer de nouveau et faire une traversée de plus d'un kilomètre dans la partie la plus ouverte de la rade. Par un beau temps, on ne saurait s'en

plaindre, mais quand souffle le vent d'orage et que la houle du large vient faire danser les barques et se briser avec fracas contre les grèves, on se dit tout bas que les ingénieurs auraient bien dû arranger les choses autrement et trouver un moyen d'amener les grands navires jusqu'aux embarcadères de Palerme.

Les passagers vont prendre terre au pied de l'église de la Catena, dont le beau portique, qui rappelle la Loge de Florence, se compose de trois arches elliptiques soutenues par des colonnes de marbre gris et donnant accès à trois portes de style renaissance ornées de feuillage et de fruits admirablement sculptés. L'église de la Catena est ainsi nommée d'une chaîne massive qu'on y attachait pour fermer l'entrée des deux ports de Palerme. En 1063, sept galères pisanes s'élançant avec force contre cette chaîne, la brisèrent par le choc de leurs proues, s'emparèrent de tous les navires chargés de marchandises qui se trouvaient dans le port et rapportèrent à Pise un immense butin. On s'en servit pour bâtir la célèbre cathédrale.

La petite crique qui s'étend devant l'église de la Catena et dont le rivage est le rendez-vous des *lazzaroni*, a gardé son ancien nom arabe de Cala. C'est là tout ce

qui reste des vastes nappes d'eau diversement ramifiées qui avaient fait donner à la cité son nom de Panormos (tout port). Le terrain sur lequel sont construites les maisons de Palerme a subi les mêmes changements graduels que le sol de la Rochelle. Cette dernière ville occupait autrefois une roche (*rupella*), qui tenait au littoral de la Saintonge par une étroite péninsule, tandis que de nos jours elle se trouve dans une plaine d'alluvions et que son port communique avec la mer par un long chenal vaseux. De même, la ville de Palerme était bâtie autrefois sur une péninsule que deux larges bras de mer isolaient à droite et à gauche de la terre ferme. Soit que les divers conquérants qui se sont succédé en Sicile aient comblé ces baies intérieures par des amas de décombres, soit que les deux petits ruisseaux de Palerme aient apporté assez d'alluvions pendant le cours du siècle pour forcer ainsi la mer à reculer, soit qu'il y ait eu dans cette partie de la Sicile, comme sur les côtes de la Saintonge, un phénomène de soulèvement graduel de toute la contrée, il est certain que l'ancienne presqu'île de Palerme est perdue tout entière dans les atterrissements, et les grands ports qui entouraient la ville ne sont plus représentés que par l'insignifiant bassin de la Cala. Les îlots de la baie ont incessamment reculé devant les terres envahissantes. D'ailleurs on voit encore, non loin

de la gare du chemin de fer de Termini, un témoignage remarquable du changement de niveau qui s'est produit depuis les siècles du moyen âge. Un pont-normand connu sous le nom de *Ponte dell'Ammiraglio*, en souvenir d'un compagnon de Roger, développe ses arcades pittoresques, non plus, comme jadis, au-dessus de la petite rivière de l'Oreto, mais au-dessus d'un champ beaucoup plus élevé que le niveau actuel du cours d'eau. On ne peut s'empêcher de croire que la terre a poussé et dans son mouvement de croissance a soulevé l'édifice.

En se promenant dans la ville, on peut encore suivre en certains endroits les contours des anciens bras de mer. Plusieurs ruelles sinueuses sont les sentiers qui longeaient autrefois le bord des grèves, et nombre de sentines infectes marquent les emplacements des dernières criques où s'évapora l'eau marine. Toutefois la disposition actuelle des quartiers de Palerme ne dépend aucunement du relief topographique. La ville forme un quadrilatère presque régulier, et ce quadrilatère lui-même est coupé en quatre parties égales par deux rues de plus d'un kilomètre de longueur qui se coupent à angle droit au centre mathématique de Palerme. Les gouverneurs espagnols qui ouvrirent ces avenues régulières vers la fin du seizième et au commencement du

dix-septième siècle, avaient surtout en vue de plaire à la sainte inquisition en traçant ainsi le signe de la croix sur la ville entière. Leurs travaux de percement se bornèrent à l'ouverture de ces voies qui devaient leur faciliter indirectement l'entrée du ciel, et qui devaient en même temps assurer à jamais la possession de Palerme à « Sa Majesté très-catholique ». Quant aux quartiers de Palerme compris entre les branches de la croix, ils gardèrent leur labyrinthe de rues étroites, tortueuses et malsaines. Encore de nos jours ces parties de la ville ont leur antique physionomie sarrasine, et ce n'est pas sans une certaine appréhension que l'étranger ose s'y aventurer.

Aussi, parmi les visiteurs de la Sicile, un grand nombre, et notamment ceux qui affectent de ne sortir qu'en voiture, ne connaissent de Palerme que les deux rues principales et les allées extérieures. Pour se rendre à Monreale, à la Ziza, à San Martino, ils remontent dans toute sa longueur la rue de Toledo, appelée aussi Corso Vittorio Emmanuele; pour aller parcourir les allées du jardin anglais ou se diriger vers la gare du chemin de fer, ils suivent dans l'un ou l'autre sens la rue transversale de Maqueda; ils voient et revoient tous les jours ces vulgaires étalages de marchandises anglaises ou

françaises, ces boutiques de journaux grossièrement construites sur le modèle des kiosques parisiens, cette population plus ou moins cosmopolite qui s'établit dans toutes les villes d'Europe sur les grandes avenues commerciales. Quant à la véritable Palerme, celle où n'habitent que les « fils du pays, » artisans, petits bourgeois, gentilshommes appauvris, moines, mendiants ou voleurs, la plupart des étrangers se contentent de l'entrevoir, là où les sombres ruelles, au pavé sale et raboteux, aux maisons branlantes, aux fenêtres pavoisées de guenilles, viennent déboucher dans l'une des deux rues qui constituent toute la Palerme officielle.

Néanmoins, le nouveau débarqué qui se borne à flâner sur le trottoir de la rue de Toledo, remarque déjà sur ce terrain banal bien des choses qui sont de nature à l'étonner. En mettant le pied sur la terre de Sicile, on est tout naturellement porté à croire que sous ce beau ciel, au milieu de cette nature charmante, l'homme lui-même se met en harmonie par la grâce et la noblesse de ses traits avec tout ce qui l'entoure. À cette idée, subie par ceux-là même qui ne s'en rendent point compte, se mêlent les souvenirs de la poésie et des arts de l'antiquité qui jettent un reflet de leur beauté sur les peuples riverains de la Méditerranée. On s'attend à voir sous le costume

moderne les types admirables de la statuaire grecque ; mais, hélas ! on est bientôt détrompé. Le mélange des diverses races qui se sont rencontrées à Palerme, Sicules et Phéniciens, Carthaginois et Grecs, Romains, Goths, Arabes, Normands, Espagnols, Italiens, ne s'est point opéré d'une manière heureuse : aucun nouveau type de beauté, comparables à ceux d'autrefois, n'est issu de ce croisement. Palermitains et Palermitaines ont en général les traits lourds, disgracieux, presque barbares. En voyant cette population, on ne peut échapper à l'idée qu'elle a été graduellement enlaidie par l'ignorance, la superstition et la misère. Ce n'est point impunément qu'on traverse de longs siècles d'oppression. Le despotisme ne se contente pas d'avilir les âmes et de déprimer les intelligences, il enlaidit jusqu'aux masques eux-mêmes.

En parcourant les divers quartiers de Palerme, on est surpris de voir un si petit nombre de femmes, même aux heures où la circulation est la plus active. La foule est presque en entier composée d'hommes. À part les dames et les demoiselles de la colonie étrangère, anglaises, allemandes, américaines, que d'ailleurs il est facile de reconnaître à leur teint et à leur démarche, on n'aperçoit guère que de rares femmes du peuple travaillant çà et là dans les magasins ou devant leurs portes.

Table

7	Préface
13	Palerme
44	De Palerme à Milazzo
61	Les îles Éoliennes
77	Messine
94	La route de Catane Le cap d'Alessio Taormine
109	Aci-Reale
116	Le Mont-Etna
152	Catane Centorbi Agosta Syracuse
199	Postface